

4A4
production

LES ÂMES ERRANTES

un film de Boris Lojkine

(những linh hồn phiêu bạt)

Avec Deng Vao Thu, Hoang Cong Duong, Tran Thi Tien
Scénario, réalisation Boris Lojkine - Assistants, prise de son Lê Tuấn Anh - Montage Gilles Yella - Musique sans, montage Mikail Boun - Production Marie Mouton, Marie Chel, 4A4 Production - Coproduction Télévision - Avec la participation du Centre National de la Cinématographie - Avec le soutien de la Région Île-de-France - En association avec Téléplus et partenariat avec le Conseil Général de la Seine-St-Denis - Bureau Production à Los Angeles de la Seine - Avec l'aide du Préfet de l'Argos-Agion - Une distribution Media

periphérie

CNC



île de France

www.lesameserrantes-lefilm.com

Scam*

shooting

distribution
SHELLAC
tél. 01 42 55 07 84
fax 01 55 79 01 00
shellac@altern.org

presse
Makna Presse - Chloé Lorenzi
Stanislas Baudry
tél. 01 42 77 00 16
fax 01 42 77 00 20
info@makna-presse.com

photos téléchargeables sur www.shellac-altern.org

4A4 présente



LES ÂMES ERRANTES

Un film de Boris Lojkine

(*những linh hồn phiêu bạt*)

Durée 1h24
35 mm - 1,66 - Dolby SR - couleur - VOSTF - France - 2005 - Visa n° 114 824

SORTIE LE 24 JANVIER 2007

www.lesameserrantes-lefilm.com



Synopsis

Au Vietnam, trente ans après la guerre, les fantômes du passé n'ont pas fini de hanter les vivants : des centaines de milliers de soldats sont morts sans sépulture, réduits au triste destin d'âmes errantes.

Munis des registres de leur unité, Tho et Doan, deux anciens combattants vietcongs, se mettent en quête des tombes de leurs camarades, dans l'espoir de ramener leurs corps à leurs familles. De champs de bataille oubliés en cimetières de « soldats inconnus », leur quête les ramène sur les lieux qui ont marqué leur jeunesse et forgé leur destin. Dans un présent parfois indifférent à cette histoire tragique, ils rencontrent une femme encore hantée : Madame Tiệp.

L'un des étonnements, lorsque l'on découvre le film, c'est que ce film si vietnamien dans son sujet et son approche soit réalisé par un Français. D'où t'est venu ce projet ?

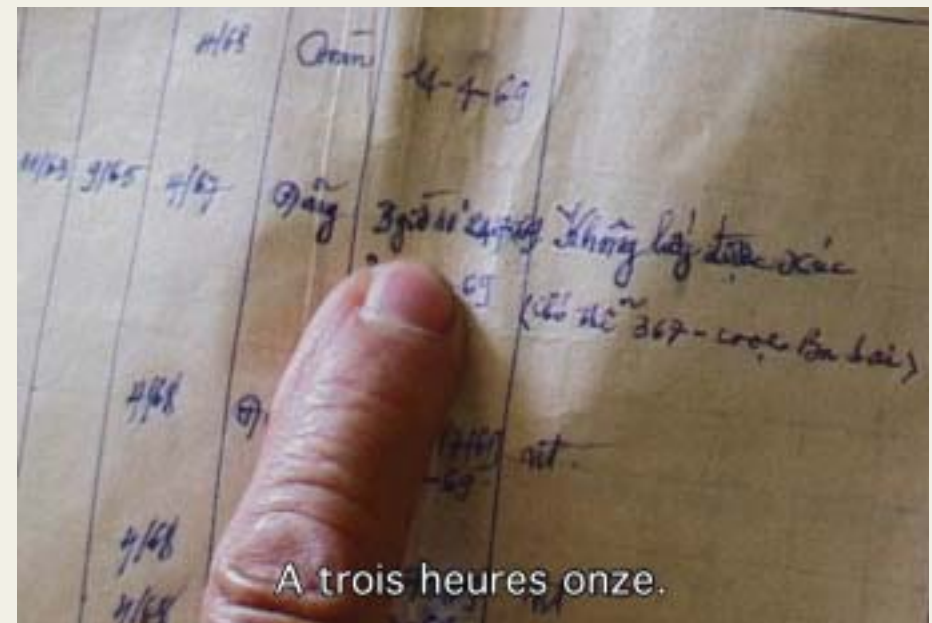
J'ai vécu au Vietnam en 1993-94. J'étais parti là-bas pour enseigner la philosophie, mais je me souviens surtout d'une année extraordinaire de liberté, d'aventure. J'ai appris la langue, j'ai beaucoup sillonné le pays. Le Vietnam s'ouvrait tout juste, tout était nouveau, excitant. Pour moi, ça a été un vrai coup de foudre. En 2001, j'ai réalisé un premier film documentaire là-bas, *Ceux qui restent*, un portrait des anciens combattants vietnamiens de la guerre du Vietnam, qui montre notamment l'étrange nostalgie qui unit les anciens camarades de guerre. C'est en faisant ce premier film que j'ai compris l'importance de la recherche des corps pour les Vietnamiens.

Cette recherche concerne-t-elle beaucoup de familles au Vietnam ?

C'est difficile à chiffrer, car il s'agit d'initiatives individuelles à travers tout le pays, mais elles se comptent de toute évidence par dizaines de milliers. C'est un « retour du refoulé » qui s'explique facilement. À la fin de la guerre, en 1975, la priorité a été donnée à la construction d'une mémoire collective, c'est l'époque notamment où l'on a construit tous ces grands cimetières militaires que l'on trouve sur tout le territoire vietnamien. Les corps des « martyrs » y ont été rassemblés un peu n'importe comment. Et le chagrin des proches est resté confiné dans la sphère familiale. Mais depuis les années 1990, depuis l'ouverture du pays et l'effritement de l'idéologie communiste, les exigences des familles sont revenues au premier plan. Désormais, les « mères héroïques » ne se contentent plus d'être citées en exemples de vertu patriotique. Elles veulent qu'on leur rende le corps de leurs fils pour pouvoir accomplir les rites qui leurs sont dus.

Chercher ses morts fait-il partie de la culture vietnamienne ?

Qu'ils soient communistes, catholiques, bouddhistes, les Vietnamiens rendent tous le culte à leurs ancêtres au moins une fois par mois et aux jours anniversaires. Les morts sont donc





bien plus présents dans le quotidien des Vietnamiens que dans le nôtre. Ils trônent sur l'autel des ancêtres, au cœur de la maison, au centre de la famille.

On comprend dès lors le drame de ne pas avoir pu ramener le corps d'un membre de sa famille : privés de sépulture, ou enterrés en terre étrangère, là où les parents ne pourront pas les honorer, les morts sont des âmes errantes, des âmes qui n'ont pas trouvé le repos au pays natal. Pour les vivants, c'est une source de culpabilité sans fin. Ils ont le sentiment de ne pas avoir fait leur devoir.

Il y a donc quelque chose de très vietnamien dans ce souci de retrouver ses morts. Et en même temps, c'est un phénomène assez universel. Les Américains aussi ont cherché leurs MIA (missing in action) au Vietnam. Et en France, nous avons connu massivement de semblables recherches après la Première Guerre Mondiale. Il y a au fond de ces démarches un sentiment assez compréhensible : tant que le corps n'est pas rendu, il manque la preuve tangible qui force à se rendre à l'évidence, et permet de faire son deuil.

Chacun peut donc comprendre ces histoires vietnamiennes avec les références qui sont les siennes. Moi-même, en tournant je pensais souvent à la mythologie, à Antigone bravant l'interdit pour enterrer ses frères, ou à Ulysse rendant visite à Achille au royaume des morts.

Le propos n'était donc pas du tout de décrire un trait de la « culture vietnamienne ». Au contraire, au montage, nous avons systématiquement gommé tout ce qui était de l'ordre de l'exotique - les beaux paysages, le folklore, la couleur locale - pour nous tenir au plus près des personnages, dans l'intensité dramatique de ce qu'ils ressentent. Le film ne parle au fond que de sentiments universels que n'importe qui peut comprendre : l'amour d'une femme pour son mari, la fraternité des combattants, la nostalgie de la jeunesse, la douleur de la perte d'un être aimé. On est loin de l'ethnographie.



Comment as-tu rencontré ces deux soldats que tu suis pendant la première partie du film ?

Pendant deux ans, j'ai rencontré de nombreuses familles de soldats disparus sans parvenir à me décider sur la manière de raconter cette histoire, jusqu'au jour où je suis tombé sur les anciens combattants du K 10 - une unité de commandos qui s'était illustrée dans l'attaque des bases américaines du Centre Vietnam. C'étaient des héros, avec des faits d'armes incroyables. Mais surtout, ils venaient tout juste de retrouver les registres de leur unité enterrés dans une caisse pendant la guerre et ils se préparaient à partir à la recherche de leurs camarades dispersés aux quatre coins du pays. J'ai vu tout de suite la richesse de cette situation : les registres contenaient les adresses de tous les soldats du bataillon, les vivants comme les morts, et rendaient donc enfin possible toute une série de retrouvailles, de rencontres et de recherches longtemps différées. Cette liasse de papier rendue par la terre était comme un objet envoyé par les dieux pour pousser les vivants à accomplir leur devoir sacré envers les morts. De fait, Tho et Doan, qui se sont vite distingués dans le groupe par leur dynamisme et leur motivation, ont laissé toutes leurs activités pour se lancer dans l'aventure. Et ce qui est tout aussi important, il m'ont accueilli avec enthousiasme. Malgré la différence d'âge, de nationalité, ils m'ont considéré comme un camarade et intégré à leurs recherches. Le sentiment d'une collaboration d'égal à égal avec eux a été très précieux pour moi dans ce tournage.

Et Madame Tiệp ?

Cela s'est passé comme dans le film : je l'ai rencontrée en suivant Tho et Doan dans les visites qu'ils ont commencé à rendre aux familles de leurs anciens camarades. Quand j'ai vu Madame Tiệp, j'ai ressenti ce sentiment d'évidence que je cherchais depuis le début. Nous étions tous émus aux larmes,

aussi bien les anciens combattants que nous qui filmions. J'ai su tout de suite que c'était le personnage qu'il me fallait : quelqu'un pour qui le temps n'avait rien changé, une femme qui était toujours hantée par un passé où sa vie s'était arrêtée. Ensuite, en revoyant les images au montage, j'ai été frappé par la grâce de ses gestes, la manière dont son corps fluet s'impose dans l'espace.

Je me souviens qu'un jour où je la filmais dans une gare routière, un conducteur de moto-taxi m'a interpellé : « Eh, pourquoi tu filmes une vieille moche comme ça ? Il y a tellement de jolies filles au Vietnam ! »

J'espère que le film est une réponse suffisante à cette apostrophe. Madame Tiệp, c'est une amoureuse, une femme magnifique, qui sans rien revendiquer impose une leçon à tous les hommes qui croient la dominer.

Il y a des moments très durs dans le film, dont on se dit qu'ils ont dû être difficiles à filmer.

Oui et non. Il y a eu pendant toute la réalisation de ce film une ambiance très particulière, une ambiance extrêmement sentimentale. Des gens que je ne connaissais pas la veille m'ont raconté leur vie, des secrets de famille, ont pleuré dans mes bras, et m'ont tiré du coup quelques larmes. Avec Madame Tiệp, c'est plus fort encore, car j'ai fait un bon bout de chemin avec elle. Je l'ai aidée à préparer son voyage, je l'ai accompagnée, aidée, soutenue, je l'ai écoutée, parfois même tenue dans mes bras. C'est pourquoi lorsque je l'ai filmée qui pleurerait, je n'ai ressenti aucune gêne, parce que je n'avais pas le sentiment de lui faire offense, que je ressentais seulement de la compassion pour elle. Pour voir pleurer quelqu'un, il faut être avec lui. Alors tout est possible.

Cette dernière scène avec Madame Tiệp est pénible, il y a quelque chose d'insoutenable dans ces pleurs qui confinent à l'hystérie. Mais ils me semblent nécessaires. Ces pleurs, c'est son cri, son acte d'accusation contre la guerre et les hommes





qui la font, y compris ceux-là qui sont à ses côtés et qui continuent à vouloir lui imposer leur loi : « *Prie comme-ci, plante ton bâton d'encens comme ça* ». C'est pourquoi il faut l'entendre jusqu'au bout, même lorsque l'expression de sa douleur dépasse la mesure du socialement admissible. Ces pleurs ont une vertu cathartique. Il y passe tout ce que Madame Tiệp a souffert, tout ce qu'elle n'a jamais pu dire, ce qu'elle ne dira jamais, sa révolte, tous ses reproches contre cette société et ces hommes qui lui ont dérobé son « printemps de jeune fille ».

Il y a des moments où l'on rit dans le film, sans trop savoir si on y est autorisé, vue la gravité du sujet.

Au contraire, je ne voulais pas que le film soit trop uniquement mélodramatique. Dans leur chambre d'hôtel, Tho et Doan me faisaient penser à un vieux couple, toujours à se chamailler, comme on le voit dans cette scène du film où ils discutent sur la responsabilité dans la disparition des corps. Ils ont quelque chose d'un tandem comique, car tout les oppose : Tho, c'est le petit nerveux, rapide, blagueur, le vrai soldat. Doan au contraire, c'est un sentimental, un peu alangui, souvent à côté de la plaque, mais avec une profondeur inconnue à Tho. Au montage, nous avons joué sur les contrastes, par exemple autour de cette scène un peu délirante où Tho et Doan retrouvent leur ancien chef aux cheveux tout blancs, et rient comme des fous, avant d'aller trouver Madame Tiệp qui stoppe tout net leur hilarité.

Ce qui me fait plaisir, c'est qu'en voyant le film, Tho et Doan ont ri aussi. Je ne me suis donc pas trompé sur la nature de leur humour. On ne rit pas d'eux, mais bien avec eux.

Lorsque le film part avec Madame Tiệp, on quitte les deux anciens combattants. Pourquoi les avoir fait revenir à la fin ?

On ne pouvait finir sur la scène du cimetière, où la noirceur désespérante de cette histoire atteint son point d'intensité et de concentration maximales. Ça aurait été insupportable.

La remontée de la rivière, avec cette très jolie chanson

d'amour populaire que chante le batelier, offre un apaisement nécessaire. Et la dernière scène ouvre le récit : à la nature, tout d'un coup si présente au son et à l'image, à l'avenir. Ce n'est pas un happy end. Il y a quelque chose de poignant aussi chez ces hommes dont la jeunesse s'est enfuie et qui, le temps d'une baignade, retrouvent leurs jeux d'adolescents. Mais avec eux, on peut dire « au revoir » et fermer le film.

La spiritualité occupe une place importante dans le film.

Quand j'ai vu ces gens parler aux morts, j'ai été saisi. Lorsque le vieux Phi, au début du film, s'adresse à son camarade mort et le supplie de le posséder, ou bien lorsque Madame Tiệp se rend à la pagode pour demander la protection des dieux pour son voyage, je suis frappé par leur art de la prière. L'un comme l'autre sont des gens sans instruction, mais leurs prières sont pleines de poésie, d'une grande force évocatrice, ils invoquent le ciel, les océans, ils invoquent les forces cosmiques.

Au départ, je pensais que le film suivrait beaucoup plus la recherche factuelle des corps. Mais en définitive, au montage, tout ce travail d'enquête s'est révélé presque anecdotique au regard des scènes d'invocation des morts, de tous les moments où l'on touche une dimension mythologique – et qui sont aussi les vrais moments de cinéma du film. Entre le projet de film et le résultat final, il y a donc un net déplacement vers le symbolique. Les morts se sont emparés du film. Mais c'est tout l'intérêt du documentaire que de pouvoir être surpris par le réel !

Quel a été l'accueil du film au Vietnam ? Comment les Vietnamiens ont-ils apprécié le fait que ce soit un regard étranger qui se porte sur cette partie intime de leur histoire et de leur spiritualité ?

En faisant ce film, j'ai toujours cherché à dépasser le simple « regard d'un étranger », j'ai essayé de comprendre les choses de l'intérieur, comme un Vietnamien pourrait le faire. Montrer le film au Vietnam m'apparaissait donc comme un pro-



longement naturel de ma démarche de réalisation. C'est leur histoire que je raconte. Au Vietnam, dans presque chaque famille, il y a un mort de guerre. Le film les concerne donc au premier chef.

L'accueil a dépassé mes espérances. J'ai eu la chance de pouvoir montrer le film à la télévision, à un horaire où il a bénéficié d'une audience considérable. Ensuite, pendant quinze jours, il y a eu une vraie déferlante de presse. Dans la rue, les gens venaient me voir pour me remercier. C'était très émouvant.

Aujourd'hui, j'ai un peu l'impression d'être devenu un cinéaste vietnamien. C'est une belle récompense.



FICHE TECHNIQUE

Avec	Dang Van Tho, Hoang Cong Doan, Trần Thị Tiệp
Image, réalisation	Boris Lojkine
Assistant, prise de son	Lê Tuấn Anh
Montage	Gilles Volta
Montage son, mixage	Mikaël Barre
Production	Mani Mortazavi, Marie Darel, 4A4 Productions
Coproduction	Telessonne
Avec la participation	du Centre National de la Cinématographie
Avec le soutien	de la Région Ile-de-France
En association avec	Périphérie en partenariat avec le Conseil Général de la Seine-St-Denis
Avec l'aide	de la Scam (Bourse Brouillon d'un rêve) de la Procirep de l'Angoa-Agicoa



Thanh Niên, article du poète Thanh Thao, 26 juillet 2006

BONJOUR LES ÂMES...

Pendant toute la durée du film, maintes fois je n'ai pas pu retenir mes larmes. Je pleurais silencieusement comme les personnages de Boris pleurent. Et je pense que peut-être des dizaines de milliers de spectateurs qui ont vu le film de Boris ont pleuré comme moi. Mon peuple a pleuré en voyant que sa douleur n'était pas éteinte, que son vœu n'était pas encore exaucé, et il a regardé « ces âmes errantes » égarées dans l'immensité comme s'il s'agissait de ses propres enfants, de ses camarades, de ses pères, de ses maris. Trente, quarante ans après leur mort, ils n'ont toujours pas retrouvé leur famille.

On croyait qu'avec le temps cette douleur s'était peu à peu apaisée. Mais pas du tout. Je ne sais pas comment Boris a pu saisir aussi justement cette « dimension », comment il a su pénétrer cette spiritualité et comprendre le souhait profond de mon peuple. Comme s'il était son fils, il a accompagné cette femme qui a perdu son mari depuis sa toute petite maison, il est parti avec elle pour accomplir ce pèlerinage sacré et pénible à la recherche « des âmes errantes ». Et cette recherche est aussi une plongée dans les profondeurs des sentiments de fidélité et d'attachement spécifiquement vietnamiens ; les vertus ancestrales les plus profondes des Vietnamiens s'y manifestent de la façon la plus naturelle. Sans commentaire, sans musique, « tout est vrai » comme a dit Boris, le film n'utilise que les paroles, les larmes, les vœux, le bruit lourd des pioches qui frappent le sol... On y voit seulement un amour malheureux et une camaraderie profonde, des souhaits modestes, une patience infinie et toute cette endurance apparaît comme une chose normale... En tout cela, c'est l'âme de mon peuple qu'a su saisir Boris.

Il faut avoir une volonté particulièrement forte pour avoir su, quatre ans durant, surmonter tant d'obstacles afin d'accomplir ce film *Les Ames errantes*. Ce sont les âmes de nos soldats morts qui ont soutenu à la fois l'équipe de tournage et les personnages du film comme Madame Tiệp pour que finalement le monde puisse comprendre comment les Vietnamiens doivent encore souffrir 30 ans après la guerre.

En fait, ce n'est pas un film sur les martyrs, mais sur les Vietnamiens vivants, sur la profondeur de l'âme vietnamienne, de l'amour vietnamien. Et ces choses-là ne sont certainement pas « dans l'errance ». Merci sincèrement au réalisateur Boris Lojkine !

Les Ames errantes a été diffusé au Vietnam sur VTV 1, la première chaîne, à 20h, le 24 juillet 2006, devant une audience estimée entre 15 et 20 millions de spectateurs. Il a été rediffusé ensuite un certain nombre de fois sur des chaînes régionales. Pendant les quinze jours qui ont suivi la diffusion, le film a suscité une presse abondante et enthousiaste. Thanh Niên et Tuổi Trẻ, dont nous reproduisons ici les articles sont les deux quotidiens les plus lus du pays.



Chị Tiệp trong phim

KẾ CÂU CHUYỆN NHƯ

Có thể nói tình chân thực

phải là điều mà Boris đã

làm được. Anh đã thể hiện

những người làm phim tại

Việt Nam đã nhận được

Boris cho biết, để đạt được

(và có cả lý do kinh phí) đã

phải chi có vài triệu USD

anh đã phải làm tất cả các

việc của một đoàn làm phim

hơn thế, các anh còn phải

những người bạn của nhân

địa liên lạc họ cảm thấy

nhất, bản thủ tục quốc tế

mà đoàn làm phim đã

phải vượt qua rất nhiều

khó khăn để có thể

thực hiện được kế hoạch

tốt nhất, Boris Lojkine cảm

ơn các học tiếng Việt. Anh cho

bản thân rất hạnh phúc

trong quá trình thực hiện

ý tưởng là người dân Vi

ệt khi đứng trước máy quay

thường phải nói khác đi, nói

đi vì cơ chế nên thường

phải nói những lời

thường của đời thường, mà

pháp thể hiện của bộ phim

Số 205
(3866)
24.7.20
30.8.20
GIA:
1.300 Đ

ĐOÀN CỦA HỘI LIÊN HIỆP THANH NIÊN VIỆT NAM

Tôi vẫn chọn Việt Nam

chúng ta làm

Vì Ba Na 19 đã viết

nhớ vào đó hỏi giúp

lại có người biết tin

sinh của anh mình.

nhân vật Dương Trí,

bên cạnh công việc

chính trị tranh thủ

26.05

đặc công năm xưa

đang sống ở TP.HCM

đang sống ở TP.HCM

đang sống ở TP.HCM

QUAN CỦA ĐOÀN TNCS HỒ CHI MINH TP.HCM

Tuổi Trẻ, 27 juillet 2006 article du célèbre intellectuel réformateur Nguyen Si Dung

« LES ÂMES ERRANTES »

Madame Tiệp - le personnage principal du film *Les Ames errantes* du réalisateur français Boris Lojkine - ne joue pas un rôle, elle ne fait que chercher la tombe de son mari mort au front et elle ne pleure qu'à cause de sa souffrance et de son désespoir. Elle pleure près de la photo de son mari comme si elle pleurerait un fils. Plus de 30 ans se sont écoulés, un temps suffisant pour transformer une femme jeune en une vieille dame austère. Pourtant, la douleur et l'émotion qui viennent de cette perte restent intactes, elles sont aussi neuves et immenses qu'autrefois.

Madame Tiệp n'est qu'une des millions de femmes, d'épouses vietnamiennes dont les maris, les enfants sont tombés en martyrs dans les batailles. Et beaucoup d'entre elles vivent aujourd'hui encore dans l'inquiétude et dans la souffrance parce qu'elles n'ont pas trouvé les corps de leurs proches.

Il existe un message que le film n'exprime pas directement, mais qui s'imprime néanmoins dans le cœur du spectateur. C'est notre responsabilité envers des dizaines de « Madame Tiệp » qui doivent se battre au jour le jour avec leurs difficultés et leur pauvreté dans la vie d'aujourd'hui. La guerre s'éloigne de nous. Avec la paix, la prospérité arrive chez beaucoup de personnes. Pourtant, de même que les douleurs n'ont pas été réparties également entre les diverses personnes, la prospérité ne l'est pas non plus. Ce qui est vraiment écoeurant, c'est que les gens qui ont perdu le plus pendant la guerre sont aussi ceux qui rencontrent le plus de difficultés en temps de paix. Alors, si nous ne pouvons pas vraiment faire de grandes choses pour les martyrs dont les âmes sont encore errantes, faisons au moins tout ce qui est possible pour aider les « Madame Tiệp » qui vivent aux quatre coins du pays.